

# Les lettres

Autor(en): **Silvagni**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Le messenger suisse : revue des communautés suisses de langue française**

Band (Jahr): **30 (1984)**

Heft 4

PDF erstellt am: **12.07.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



## Paris aux quatre vents

### Entrée des artistes

Lorsqu'à la valeur de celui qui nous quitte s'ajoute l'amitié qui nous liait à lui, le deuil est un double appauvrissement. Cesare Silvagni, né avec le siècle, avait reçu tous les dons pour l'illustrer, la plume, le masque et le pinceau. Il brossa les décors du « Vampire » de Dreyer, fut Mazarin dans « La prise du pouvoir par Louis XIV » de Rossellini et écrivit parmi d'autres romans « La forêt veuve » qui est un pur chef-d'œuvre.

Cette mobilité de l'artiste contrastant avec la constance de ses affections campe Silvagni en séducteur séduit de l'aventure humaine. Voyageur, légionnaire, poète, danseur, mémorialiste, il sut occuper ces rôles divers avec l'art de hausser les plus humbles à sa propre élégance : « Fin comme un fleuret », disait de lui Antoine Blondin.

Carlos Gardell, l'Arétin, Jésus de Nazareth, il faut de la hauteur pour scruter des destins aussi disparates, et beaucoup d'âme pour oter à leur rapprochement ce qu'il a de provocant. Silvagni n'en manquait pas, offert au dialogue avec ceux qui croisaient son chemin, et chaque fois requis passionnément à leur compréhension.

A ce siècle éclaté qui morcèle l'homme et le réduit, Silvagni oppose son œuvre et sa vie foisonnante. Trouver le point central à partir duquel toutes les opérations de l'esprit deviennent possibles, telle était la méthode de Léonard de Vinci, cet autre Italien.

Silvagni était de sa descendance.

Louis-A. Zbinden

## Ultime compte rendu de Silvagni

Un ouvrage de critique polémique qui interpelle surabondamment les lecteurs à la fois de science politique et de psychanalyse :

### « Civitas ou la psychanalyse du chaos »

par Robert Meigniez (1)

Incontestablement, le livre est tout de suite un objet ; mais en l'occurrence, en tant qu'objet, la très luxueuse couverture laquée, couleur bonbon anglais, très commercialement artistique de ce gros volume, comptant 575 pages dont l'intitulé est transcrit plus haut, jure avec l'idée que de très longue date, le critique littéraire qui signera ce texte se fait d'un gros volume consacré à la réflexion. De surcroît, l'idée que le critique littéraire se fait d'un ouvrage consacré à la réflexion exige qu'un préfacier présente l'auteur biographiquement et que celui-ci expose par une « introduction » l'essentiel de sa démarche intellectuelle. Mais, non ; dans l'impeccable imposition de ces 575 pages, ni préface ni introduction, par contre, derrière l'étendue laquée couleur bonbon anglais, deux feuillets imprimés en simili dactylographie sur papier genre correspondance commerciale traitent l'un et l'autre également de la présentation de l'ouvrage.

L'un des deux textes est de l'éditeur lequel se fourvoie dans un

dérisoire quiproquo en écrivant que le livre de M. Robert Meigniez présente une particularité imperceptible pour quiconque d'autre que lui-même qui a lu l'ouvrage en cours d'élaboration. Telle est la particularité d'un livre que fonde la réflexion. Le temps est loin de ce qui se concevant bien s'énonçait clairement, l'éditeur ajoute en des termes savants que l'auteur a forcé une idée. Et cette idée, l'auteur la clarifie sur le deuxième feuillet imprimé en simili dactylographie traitant de la présentation de son ouvrage ; et décrit « quelques aspects psychanalytiques de ce livre ». L'idée forcée de l'auteur d'après son éditeur est celle d'un rapprochement de Friederich Nietzsche. Et, cette idée est presque blasphématoire. Dans le monument littéraire consacré par Ernest Jones à la vie et l'œuvre de Sigmund Freud (1856-1939), on lit que le romancier autrichien Stefan Zweig avait parlé à Freud de son intention d'écrire une biographie de Friederich Nietzsche. Freud avait déconseillé à Zweig d'entreprendre l'étude de la biographie du penseur de Zarathustra en tenant sur Nietzsche des propos que la décence interdit de rapporter. Quant à Robert Meigniez, demeure le fait qu'il faut se plonger toute affaire cessante dans la vertigineuse masse de cérébralité qui couvre sans désenclaver 575 pages.

S.

(1) Éditions Delamain

## SILVAGNI PARMI NOUS

Cesare Silvagni me manque comme à la première minute de sa disparition. Un canton en moi, raisonnable ou futile, pourrait essayer de s'insurger contre cette carrière de fils siamois déchiré à laquelle je me sens prêt à m'abandonner. En vain. Ma chronique est celle d'un deuil. Il nous est donné à constater qu'il est peu de nos jours qui ne soit un pèlerinage.

Encore, dans ce périmètre limité où il vécut ses dernières saisons et où une sorte de vertige me retient, ai-je moins le sentiment d'un manque que celui de le manquer, l'impression qu'il ne m'a pas attendu à un rendez-vous. A chaque instant, il vient de partir, j'attends quand même.

Au citoyen du projet succède le citoyen du souvenir. Rappelons le ; le voilà ! tel qu'il s'incarrait quotidiennement sur notre route commune du quai Voltaire. Ce rudi. là nous sommes au bar de l'hôtel auquel l'ombre du Louvre prête une grande mojosité. Au fond, dressé sur la pointe des escarpins dans l'angle du comptoir, élégant comme un fleuret, Silvagni jauge avec l'œil farouche d'un plongeur la petite piscine de vin rouge, étalée dans son verre. Notre célèbre Vidalie s'exclame :

— Voilà donc notre Italien ! Cesare, excuse-nous, je crois qu'hier, nous t'avions pris pour un milliardaire.

— Mais naturellement, c'est la moindre des choses, chers amis, je serai toujours tout ce que vous voudrez, assure Silvagni en nous ouvrant ses bras.

Plusieurs siècles de raffinement, des années de Légion étrangère, quelques passages d'égarément, l'amour des livres poussé jusqu'à en écrire ; un sens proliférant des mots su-perbes et des images crues, images de peintre ; une jovialité

courtoise et désabusée, enracinée dans une surprenante rigueur morale, et beaucoup d'autres traits burinés par toutes sortes de macérations, composaient un personnage aristocratique et aventureux de Grand d'Italie, comme on est Grand d'Espagne, aux rides pleines de noblesse totalement dépourvues d'austerité.

Donc, ce matin-là, il frota l'une contre l'autre deux longues mains fines, alourdies de chevaleries aux armes de diverses familles princières.

— Le vin est frais, ce matin, trop froid pour mes vieux os. Vous seriez de saints et dignes frères si vous consentiez à m'accompagner durant un verre ou deux.

Ce genre d'entrevues éclairait les trente ans de notre amitié. Ainsi en existait-il d'autres plus sérieuses. Le comte Silvagni fut l'un des témoins de ma femme et notre mariage fut couronné par le zèle exquis de son épouse, l'incomparable Nelly. Et parfois je m'arrêtais pour méditer devant ses tableaux. Ils traduisent un homme.

La littérature dans tout cela ? Elle contient chez lui un double trésor de métaphysique et d'érotisme. Nous n'en parlions guère ouvertement, mais, à travers beaucoup de blagues, tout était dit, qui me permet de croire qu'elle était son plus beau souci. En fait, elle l'habitait totalement et, quoi qu'il s'en défendit en plaisantant, plus particulièrement sous cette lumière qui faisait déclarer par Drieu La Rochelle :

« Pour moi la littérature, c'est entre autres le plaisir de l'amitié, c'est pendant vingt ou trente ans de respirer la même haleine sonnante que des garçons qu'on a choisis, qui vous font honneur »

Voilà un peu de notre histoire d'« hommes de lettres » que je chéris

Dorine Blondin